

Entrevue

Aurélien Boivin, Gilles Dorion, André Gaulin et Christian Vandendorpe

Numéro 33, mars 1979

Félix Leclerc

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56542ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

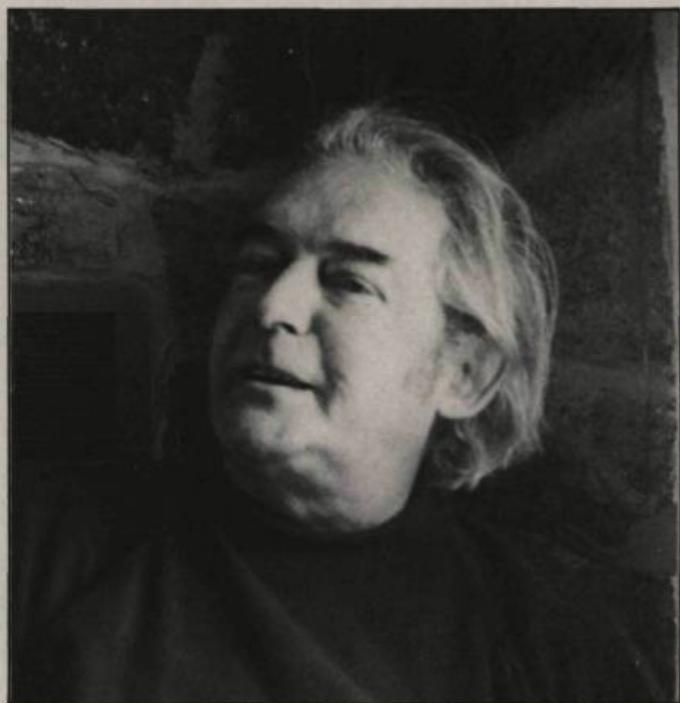
[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Boivin, A., Dorion, G., Gaulin, A. & Vandendorpe, C. (1979). Entrevue. *Québec français*, (33), 37–40.

Félix Leclerc

ENTREVUE



• **Êtes-vous autant un sédentaire qu'un bohémien, ou davantage un coureur des bois ?**

— J'ai attrapé la même maladie que mon père, qui avait la bougeotte. Quand tout allait bien, il déménageait. C'était un pionnier, un gars fait pour les commencements. Je suis un peu comme lui. Lui et moi, nous sommes faits pour partir des choses.

• **Vous avez commencé à chanter dans les années quarante ?**

— J'ai chanté toute ma vie. Chez nous, le soir — on pensait que ça se passait comme cela dans toutes les maisons du monde — à sept ou huit heures, ma sœur Marthe, qui est morte aujourd'hui mais qui était une excellente pianiste, une belle artiste, nous faisait chanter Schubert.

• **Quelle est votre chanson préférée ?**

— Il n'y en a pas : c'est comme la famille nombreuse. Toutefois, j'aime bien « Bozo » ou une audace comme « L'Alouette en colère » ou encore « Les Longs Voyages ».

• **N'êtes-vous pas avant tout un chansonnier ?**

— Non... L'important pour moi c'est de créer. Créer une seule image dans la journée, c'est une bonne journée. Si ce que vous avez à dire, ce sont des bavardages, ce sera alors un livre. Si vous pouvez le comprimer, le presser en dix-huit lignes, dans le creux de votre main, comme un citron, ça pourra faire une chanson. La chanson est très

exigeante. Il suffit d'enlever un mot pour que tout s'écroule. Il est important qu'elle soit bien architecturée. C'est cela la chanson ! C'est d'abord, au premier plan, musical : ça peut être un petit air puis des mots sans importance qu'on écoute en mangeant. Mais pour nous, ce n'est pas ça, c'est le verbe d'abord, véhiculé par un instrument de musique, ou deux ou trois.

• **C'est pour ça que vous avez été longtemps fidèle à la seule guitare ?**

— Oui. Quelque temps, un contre-bassiste a travaillé avec moi mais pendant des années, j'ai turluté toujours tout seul. Quand on enregistre en studio, cependant, j'aime être accompagné de musiciens. Surtout que, depuis dix ans, on a, au Québec, des musiciens extraordinaires. J'ai fait un produit du Québec, avec *le Tour de l'île*, de A à Z, de la pochette à la distribution. Entièrement québécois. Je viens de terminer l'enregistrement d'un disque, au mois de décembre. Je suis fier de vous l'annoncer. C'est *Mon fils*.

• **Ce sont des chansons pour l'enfance ?**

— *Mon fils*, c'est Dieu qui parle à un homme de soixante ans. Il contient dix chansons. Il y a, dans la première partie, une espèce de rétrospective. On reprend « Rogations » une vieille chanson composée en 1961 sur un air d'église, avec Vigneault, Maufette, Ferland et Monique Leyrac. À l'époque, je ne voulais pas l'éditer ; j'avais alors dit : « Ça va passer, c'est passager ». Il n'y a pas eu tellement de changements. C'est l'histoire ! On a

tout donné. Les Américains nous vendent notre huile, mais on a une belle vue. Tout ce qu'il nous reste, c'est la belle vue !

• **Vous parlez souvent du roi dans vos chansons...**

— Il y a une petite étude qui a été faite sur cette question. « Je ne sais pas trop, je suis hanté, j'aime bien l'idée d'un roi dans ma vie, qui s'ennuie, qui s'embête, qui éclate, qui corrige, qui se trompe et qui revient. »

• **Dans votre chanson « Errance », qui décrit très bien une forme d'exil, vous terminez en disant que vous cherchez un pays. Êtes-vous un errant ?**

— Oui, comme tous les Québécois, même en 1950 :

(chantant)

« Hier au carrefour,
j'ai vu Pousse-le-vent,
le gueux sans feu, ni lieu,
buveur de continents.

Il lisait l'écriveau
où sont marqués
tous les pays.

Et il hochait la tête
disant :

le mien n'est pas écrit. »

Il y a longtemps que je suis hanté par le pays. Où est-il le pays, où va-t-on s'enraciner, où va-t-on s'installer, quand va-t-on être chez nous ? Là, c'est de plus en plus coloré, c'est dit d'une façon de plus en plus pittoresque par les responsables de tous ces mouvements qui se lèvent. Avant c'était nébuleux, brumeux, on ne savait pas trop, on savait qu'il nous manquait quelque chose, des assises,

un pays. On a découvert, il y a dix ou quinze ans, qu'on cherchait un pays. C'est pour ça que sort le livre en même temps que le disque. Sur la couverture ça va être *Le Petit Livre bleu de Félix*. Pour le vrai titre, on ouvre la page et c'est le *Nouveau Calepin du même flâneur*. C'est une belle idée! On va comprendre que pays et langue sont les deux mots les plus importants du dictionnaire.

• **On l'a, enfin, ce pays ?**

— Il s'en vient, il est sur le bord, il ne faut pas le manquer. Moi, j'y crois beaucoup. Je crois à l'équipe actuelle. Avec toutes ces belles têtes-là, si on n'arrive pas à quelque chose, fini. Moi, je barre la porte et je vis dans ma cave. Je ne veux plus rien savoir. La vie sera alors pire que celle des porteurs d'eau et des scieurs de bois. On va être des videurs de pots. Ce sera terrible.

• **Pourquoi avez-vous tardé à prendre position pour l'indépendance du Québec ?**

— Ces problèmes-là n'existaient pas, pas sous cette forme du moins. Tout était camouflé et on était distrait par tout autre chose. On se posait d'abord la question à soi-même avant de la poser à la collectivité. Qu'est-ce que je vais faire, moi? «Ce n'est pas égoïste, c'est bien normal; est-ce que je vais chanter, jouer la comédie, écrire, voyager, faire ceci, cela?» J'avais encore trente ans et je me posais la question. J'en ai plus de soixante, et parfois je me la pose encore.

• **À l'époque, par exemple, vous n'avez pas été influencé par Groulx ?**

— Non! Je savais qu'il existait. Mais le moment n'était pas arrivé. Le fruit n'était pas mûr. Il est tombé de l'arbre le matin où Laporte a été trouvé assassiné dans la valise d'une auto. J'étais alors à Saint-Grégoire. J'ai dit: «Verrat! Qu'est-ce qui se passe?» Les Anglais arrêtaient les gens qui montaient la côte de l'Île. Ce fut un véritable coup de fouet au visage. La honte! J'ai eu peur. J'ai marché sur la grève et j'ai composé «L'Alouette en colère».

• **Dans «L'Alouette en colère», la faute n'incombe pas à ceux qui ont tué.**

— Pas du tout, voyons donc!

• **C'est de cette époque-là aussi que date *Qui est le père* ?**

— Un peu plus tard. L'enfant nouveau qui s'en venait dans le pays me hantait. Il ne faut pas le manquer. La grande joie, ç'a été le 15 novembre 1976.

• **Avez-vous été influencé par la Bolduc, par Trenet ?**

— Pas du tout, non. Moi, c'est les tziganes. Les Russes, je les comprends.

Sans connaître leur langue, je comprends leur littérature, leur mysticisme, leur musique. C'est le Nord, c'est froid, c'est nous; c'est naïf, c'est pudique. Ce n'est pas tout nu comme l'Italien, comme le Sud, comme le soleil. J'aime bien les choses cachées, pudiques, pures, belles! Quant à Trenet, évidemment, c'est la France, «Douce France, cher pays de mon enfance». Tout Trenet est dans cette phrase. Comme l'a dit un Français, c'est un feu de paille qui ne s'éteint pas.

• **Et Brassens ?**

— Ah! Brassens, c'est autre chose! On a davantage de parenté. On a commencé ensemble. J'étais deux mois avant lui. Je suis arrivé en décembre 1950 et lui, en février 51. On était aux «Trois-Beaudets» pendant un an et demi. Il y avait Brassens qui commençait, il y avait Raymond Devos, qui arrivait d'Alsace, Darry Cowl qui arrivait du pays basque, Fernand Raynaud qui arrivait de Clermont-Ferrand, et moi qui arrivais d'ici. On a fait le plateau ensemble en 1950-51 pendant plus d'un an. Plus tard, vint Brel. Quand je revois Brassens, on a du plaisir ensemble.

• **Vous connaissez ses disques ?**

— Non. Je n'écoute jamais la chanson. Je ne suis pas un amateur de chansons. C'est drôle, j'ai des disques, j'en ai beaucoup qui me sont donnés par une maison commerciale mais je ne suis pas amateur.

• **Et Vigneault ?**

— Non plus. C'est un bon ami, on se voit une fois par année, mais je ne suis pas du tout sa production. Tout comme eux. Ne vous imaginez pas que Léo Ferré, Brel ou Brassens écoutent des chansons. Jamais, jamais. Tout comme un notaire. Rentré chez lui, il n'examinera pas les actes notariés d'un confrère de Rimouski.

• **Vous est-il déjà arrivé d'avoir un peu d'aigreur à l'égard du Québec qui a mis du temps à vous accepter ?**

— Non, jamais. À mon âge, je n'admets ni le regret ni l'amertume, j'interdis que ça entre dans ma tête. Je continue à produire. Si, pour une raison quelconque, j'avais arrêté, si le pays avait été coupable de me couper en deux ou de me casser les mains... Je n'ai pas raison de lui en vouloir. J'étais aussi ignorant que ceux qui m'ont ignoré.

• **Et maintenant, vous vous sentez bien accueilli ?**

— Oui, depuis longtemps. Sauf peut-être par certains critiques qui ont souhaité me couper les deux bras. Ce sont des excessifs, mais ceux qui m'ont

aimé me les ont fait oublier. Quand je survole le Québec, je vois des lances, quand je survole Paris, je vois du champagne. Mais les gens ont toujours bien répondu. Le critique qui me descendait il y a une trentaine d'années vit encore. Il continue à arracher ce que je plante. On a sûrement la vocation tous les deux!

• **Pourquoi avez-vous abordé la littérature par le conte ?**

— Je n'ai rien abordé du tout, je me suis laissé faire. Un matin, j'ai pris une plume puis j'ai écrit. C'est mon père qui m'a poussé à l'écriture. Je travaillais avec lui et mon frère à Saint-Marthe. Il me dit: «Tu nous nuis. Va-t'en dans la maison, regarde-nous faire puis écris ce qu'on fait mais ne viens pas atteler ni dételer les chevaux, ni semer, ni sarcler. Tu nous déranges, tu nous retardes. Regarde-nous faire et écris ce que l'on fait.» Tout a commencé ainsi. J'avais alors dix-sept ans. Le poste de radio CHLN de Trois-Rivières venait d'ouvrir. J'y ai été engagé. Je faisais le tour des bars, des tavernes, à la recherche de ceux qui savaient lire. J'écrivais un texte par semaine. On répétait de nuit, car il n'y avait qu'un studio. Le lendemain matin, à l'ouverture du poste, on jouait le texte. C'était révolutionnaire. À vingt et un ans, je suis allé à Montréal. On m'a demandé de faire la série, «Je me souviens» au réseau français de Radio-Canada. C'est là que j'ai rencontré Maufette, et que j'ai écrit la plupart de mes contes.

• **Le premier livre, *Adagio*, raconte des souvenirs d'enfance ?**

— Oui, ce sont des souvenirs d'enfance. Je suis tout étonné de voir que ça marche encore...

• **Le conte, chez-vous, doit-il obligatoirement porter un message, enseigner ?**

— Non, pas du tout. C'était mon défaut dans le temps. Je comprends très bien ceux qui m'ont reproché ce défaut. On ne connaissait que la morale, que la religion. Il y a beaucoup de religion, mais on ne pouvait pas faire autrement: c'est tout ce qu'on savait, c'est tout ce qu'on connaissait. J'ai été le Québécois le plus franc qu'il n'y a pas. Dans *Pieds nus dans l'aube*, j'ai commencé à comprendre. J'ai rencontré un nommé MacPherson, un Noir, qui n'allait pas à l'église. Au lieu de me scandaliser, j'ai dit: «C'est intéressant.» Je me suis approché, et j'ai découvert le monde! J'étais un adolescent de trente-cinq ans. Il m'a alors fallu prendre les bouchées doubles, il m'a fallu aller vite. Ça n'a rien à voir avec l'image, avec le style. Le fond de

la pensée est infiniment plus rusé, plus fin, aujourd'hui. J'ai plus d'expérience, j'ai vu le monde. Dans ce temps-là j'avais vu ÇA, j'étais allé LÀ. J'étais venu au monde dans une sacristie et n'avais vu que les prêtres, les religieuses, les frères enseignants. Qui avait vu d'autres gens?

• **Mais le moraliste, chez vous, ne condamne jamais. Pourquoi?**

— C'est le côté de ma mère qui prend le dessus. Un jour, la Shawinigan Water and Power est venue couper le fil électrique chez nous parce qu'on n'avait pas payé pour les deux derniers mois. Mon père a fait une colère épouvantable. Onze enfants dans la maison, on ne fait pas ça! Ma mère s'est bien vengée: elle a sorti les guirlandes de Noël, les cierges et les bougeoirs. Ça a été une fête extraordinaire durant deux jours. D'une misérable affaire, elle a causé une joie extraordinaire. C'est sûr qu'il y avait chez elle un excès d'amour, comme il y a, chez moi, un excès d'images dans les premiers écrits. Mais je n'ai pas eu de maître. Qui peut dire ici: «Je suis allé à telle école». Nos grands-pères étaient des coureurs des bois. Si un père avait dit: «N'écris pas ça, tu édités trop tôt, vois un peu le monde, sors de ta sacristie...» Il a fallu le faire tout seul, comme mon père qui traversait les montagnes pour aller bâtir.

• **Dans les écoles, les enseignants sentent de plus en plus le besoin d'utiliser des textes écrits par des auteurs québécois.**

— Ce qui m'a fait bien plaisir.

• **La nature et les animaux sont très importants dans vos contes. Ont-ils toujours la même importance?**

— Oui, mais je le dis différemment: «La misère d'un Villon m'aurait ouvert les yeux, mais on me l'a cachée. Depuis je leur en veux.» Vous savez ce que je veux dire! On ne savait même pas qu'il existait. Tout comme Voltaire. Ce n'est plus pareil aujourd'hui, il faut se mettre dans le contexte, Léon Bloy, Louis Veuillot. On utilisait les morceaux choisis. Un peu de Molière. Juste ce qu'il faut. Qu'on s'en soit sorti comme on s'en est sorti...

• **Parlez-nous de vos premières expériences de théâtre, avec *Maluron* par exemple.**

— C'est fantastique de se voir jouer sur scène en habit avec les mots. Je le dois au père Legault, je crois. C'était la comedia del arte, c'était un peu la pirouette, avec la moustache, le style. Le théâtre, ce n'est pas un lieu pour philosopher, faire de la littérature ou de grandes dissertations. C'est une partie de hockey. Si vous n'avez pas de conflits, il ne peut y avoir de drame. Quand je tiens une bonne chicane, je fais une pièce de théâtre au lieu de faire une chanson, par exemple. Je l'ai compris dès *Maluron*. Pauvre *Maluron* qui était tout seul dans le champ et qui disait: que c'est que je vais faire? Il y a une troupe de comédiens qui s'installe tout près pour filmer les ruines. Il découvre alors les masques, il découvre tout cela. C'est l'histoire de *Maluron* qui décide de devenir comédien en ville au lieu de mourir de faim comme les autres, sur la terre.

• **Vous avez dédicacé votre premier livre à votre père. Vous aviez hâte, à l'époque, de le lui montrer.**

— C'est exact. Mon père était farceur. Un jour je lui ai demandé: «Écoutez-vous mes émissions à Radio-Canada?» Il me répond: «À quelle heure?» Je lui dis: «À 8 heures et demie, le vendredi soir». Il me dit: «Ah! non, la nuit, on dort!» Mais il les écoutait toutes. Jamais il ne l'aurait dit, dans sa pudeur. Il était fier. Il en savait des bouts par cœur. Le soir, il était là une demi-heure avant les autres, devant l'appareil. C'était silence dans la maison.

• **Est-ce que vous avez senti une différence entre les réactions du public de *Qui est le père?* et celles de *Maluron* ou des autres pièces?**

— Oh! c'est pareil. En Suisse, le beau compliment qu'on m'a fait! On jouait *Le Petit Bonheur*. Un critique a écrit: «Pourquoi ce jeune homme se fait-il passer pour un Canadien? Ce sont des histoires suisses du Canton de Vaud.»

• **À ce moment-là, vous étiez déjà Félix Leclerc, connu à travers le monde.**

— J'étais Félix Leclerc 1955. J'avais chanté en Suisse et c'est moi qui faisais l'espèce de bonimenteur, d'animateur, sous une petite lumière de village. Selon moi, ce n'était pas important ce que je chantais. Des gens ont dit: Hé! une chanson! C'est alors que j'ai commencé à chanter.

• **Vous avez aussi publié des romans qui sont surtout des bribes d'autobiographie.**

— Un roman, c'est quoi, c'est de l'invention tout le long. *Le Fou de l'île*, c'est un roman, mais *Moi, mes souliers, Pieds nus dans l'aube*, c'est de l'autobiographie, si l'on veut.

• **Vous êtes resté attaché à votre enfance. Vous avez exploité beaucoup ce thème...**

— J'ai eu une enfance heureuse, je la prête à ceux qui n'en ont pas eu. Je suis content de le faire.

• **Vous présentez l'enfance comme devant être toujours protégée contre la mort, le vol.**

— Pas toujours. J'ai écrit un jour: «La source doit connaître ce qu'il y a dans la mer, parce qu'elle s'y dirige, il y a des requins, il y a des dangers.»

• **Vous reliez ce thème à celui du bonheur. Vous en faites le problème fondamental de l'homme.**

— Ah! oui, c'est un problème. Hemingway disait que le bonheur, c'est un vent



La maison dans l'île.

Biographie

Sixième enfant d'une famille qui en comptera onze, Félix Leclerc naît à La Tuque le 2 août 1914, d'un père commerçant de bois et «faiseux» de villages, fasciné par le Nord, et d'une mère jurassienne. Il connaît une enfance heureuse et découvre déjà la musique. Il fréquente d'abord l'école du village, puis, en 1928, entre au Juniorat du Sacré-Cœur à Ottawa que dirigent les pères oblats. Il s'inscrit à l'Université d'Ottawa, en 1932, pour y faire ses années de belles-lettres et de rhétorique. Il abandonne ses études, deux ans plus tard, alors que sévit une grave crise économique, et retourne sur la terre de ses parents récemment installés à Sainte-Marthe (non loin du Cap-de-la-Madeleine). Annonceur à la station radiophonique CHRC de Québec, en 1934, il prend, dans ses moments de loisirs, des leçons de guitare du professeur Victor Angelilo. En février 1937, il retourne dans sa famille et devient, l'année suivante, annonceur à la station radiophonique CHLN de Trois-Rivières où il a comme compagnon d'armes Yves Thériault. Il y vit ses premières expériences d'auteur radiophonique. Cette même année, il rencontre Guy Maufette, alors animateur du «Cabaret du soir qui penche», qui lui ouvre les portes de Radio-Canada. Il interprète, en 1939, sa première chanson, «Notre sentier», dans le cadre de l'émission «le Restaurant d'en face» du réalisateur Maufette. Il participe ensuite, à titre de comédien, à plusieurs émissions, dont «Vie de famille», «Un homme et son péché» (dans le rôle de Florent Chevron). Membre des Compagnons de Saint-Laurent du père Émile Legault, il se met à écrire pour le théâtre et acquiert, en peu de temps, une solide réputation d'auteur dramatique. Il écrit aussi des contes qu'il lit sur les ondes de la radio d'État et les publie, avec grand succès, en 1944 et 1945. Suivra, en 1947, *Pieds nus dans l'aube*, un roman autobiographique. En 1950, Jacques Canetti, propriétaire du théâtre des «Trois-Beaudets», à Paris, l'engage pour un tour de chant à l'ABC. C'est le début d'une longue carrière internationale. Consacré vedette, Félix Leclerc reçoit, en 1951, puis en 1958 et en 1973, le Grand Prix du Disque de l'Académie Charles-Cros. Ses succès ne l'empêchent pas de publier et de continuer à écrire pour la scène. En 1976, il reçoit le prix Calixa-Lavallée et la médaille *Bene Merenti de Patria*, offerts par la SSJB de Montréal. Il est le premier lauréat du prix Denise-Pelletier (Prix David), offert par le ministère des Affaires culturelles et le gouvernement du Québec (1977). Depuis 1969, il vit dans son royaume de l'île d'Orléans, dont il s'est fait le défenseur.

Aurélien BOIVIN

de pierre, un arbre, un homme, un livre à la mer. Moi, j'ai dit que le bonheur, c'est une soupière qui fume sur la table, des coudes qui se touchent. Ma mère nous disait : — Arrêtez de manger — Pourquoi? — C'est pour vous faire penser au bonheur, il n'y a pas d'autre chose que ça. Dans le moment, vos coudes se touchent, vous avez la santé, vous êtes ici avec un père et une mère. Il y a de la soupe, pas autre chose. C'est le bonheur. En vieillissant, je reviens à ce bonheur simple.

• Seriez-vous capable d'écrire sans images?

— Non. C'est un défaut qu'on m'a aussi reproché. Quand il y en a trop, on ne les voit pas. Tout le monde parle par images. Quand vous entendez un Gaspésien dire : «Y m'ont bôlté dans une barge, à l'âge de 10 ans,» on comprend tout. On parle par images c'est bien connu, et Dieu sait si elles ont leur place dans l'écriture, dans la chanson. Une chanson sans images, ce n'est pas beau.

• Et puis constamment dans vos livres, dans vos romans aussi, l'amour de la nature...

— Il y a combien de thèmes dans le monde? Il y a la nature, la mort, la vie, l'amour, la religion. Des milliers de gens ont écrit là-dessus, ont peint, ont fait de la musique. Il y avait des bûcherons dans la cave chez nous, qui venaient écouter Schubert, en affilant leur hache. Le samedi matin, on partait à six heures pour la montagne et on rentrait le soir à la noirceur. Quand on a grandi au milieu des chevaux, des vaches, des chiens, que voulez-vous? J'allais à l'école en chien. Le cadeau que notre père nous faisait au jour de l'an, c'était un chien, un jeune chien qu'on élevait.

• D'ailleurs, dans un conte, vous rappelez les voyages que vous faisiez à l'école, en chien. Dans *Pieds nus dans l'aube*, vous parlez des traîneaux à chiens et de l'ami Fidor...

— Ah! oui, Fidor et le petit poney qu'il y avait chez les riches, c'est vrai tout cela. J'ai connu le petit Fidor Comeau qui n'allait pas à l'école, le petit Acadien. Il était mon ami, lui qui savait toutes les sciences, il marchait à un moment donné sur le toit des granges. Il arrivait avec une corneille approuvée. C'était un gars terrible, il tirait du lasso sur sa bicyclette, il lâchait les guidons et il attrapait les chiens. On s'est fait une amitié qu'on n'a jamais oubliée. Je ne l'ai jamais revu.

• Quand vous écrivez, vous vous imposez un rythme ou un genre d'écriture?

— Oui, et j'attends six mois, un an. Car le texte doit être bon aux quatre saisons, comme à quatre heures du matin, et à quatre heures de l'après-midi. S'il passe à travers toutes ces épreuves-là, peut-être est-ce valable?

• Travaillez-vous le style, ensuite?

— Ah! oui, beaucoup! J'aime trouver le mot juste. C'est un plaisir. J'ai écrit mon dernier livre en Suisse. Je l'ai refait. J'ai enlevé ceci, corrigé cela. J'ai trouvé le bloc qui va, et maintenant on ne peut plus le défaire. J'aime bien figoler mon style comme il se doit. Donc, quand l'inspiration vient, je laisse tout. Il faut que ça sorte, vite! J'ai écrit une pièce en deux jours. C'est alors que mon plaisir commence. L'enfant sorti, je peux alors m'amuser avec lui. Une fois, j'avais quatre-vingts pages de rédigées d'une nouvelle intitulée «Bozo». J'étais chez le dentiste, à Vaudreuil. Je lui ai demandé de m'attendre. Je lui ai dit : «Il faut que j'aille chez nous, j'ai oublié quelque chose.» Je ne voulais pas passer pour fou. J'ai écrit «Bozo» en dix-huit lignes, et j'ai déchiré les quatre-vingts pages.

• Vous vous imposez des heures de travail?

— Je ne regarde pas le calendrier, quand je fais une chose.

• On n'a pas parlé de la censure.

— Je suis contre la censure.

• Dans plusieurs chansons, vous faites allusions à la censure: est-ce que vous avez eu des problèmes avec la police, à l'époque de Duplessis?

— Non, mais ceux qui en ont eu, je prenais leur défense: moi je n'ai pas eu de problèmes, jamais.

• En 70, vous n'avez pas été incommodé?

— Non, pas du tout. Je chantais au *Patriote*, on entendait tout ça.

• Il y a un côté anarchiste chez vous...

— Je vais dire comme le vieux Rigaud, je suis pour ceux qui sont contre, je suis contre ceux qui sont pour. Rigaud commençait son tour de chant comme cela. Il faut voir clair, il faut se réveiller, on est ici, chez nous. Le Québec est grand.

Propos recueillis par

Aurélien BOIVIN

Gilles DORION

André GAULIN

Christian VANDENDORPE